

## L'INSECTE INITIATIQUE CHEZ J. M. G. LE CLEZIO

par  
ANDRÉ SIGANOS

*« La beauté est bardée de fer et de cuir  
comme un samouraï ; elle est seule au  
milieu du désert de sable comme un Dy-  
naste Hercule. »*

(J. M. G. Le Clézio, *La guerre*)

Nul autre romancier contemporain n'est peut-être plus obsédé que Le Clézio par la figure de l'Insecte, comme on peut le constater en vérifiant la présence de cet animal dans la quasi totalité de ses écrits ; présence ambivalente, qui témoigne à la fois de l'inquiétude de l'auteur à l'égard de ce monde grouillant, mais aussi d'« une fascination admirative pour (sa) perfection, (sa) force, et (sa) vitalité »<sup>1</sup>.

Dès *le Procès-Verbal*, les papillons tissent des danses inquiétantes autour du héros qu'ils finissent par attaquer<sup>2</sup> ; le ver

---

<sup>1</sup> Correspondance personnelle avec l'auteur.

<sup>2</sup> « les papillons de nuit s'acharnèrent sur son corps, le mordirent de leurs mandibules, l'enveloppèrent du voile soyeux de leurs ailes velues. », pp. 22-23 de l'éd. Folio 1973. On notera que ces papillons empruntent à d'autres insectes des éléments au pouvoir terrifiant (mandibules).

de terre constitue une métamorphose possible de l'homme pour un retour à une vie organique élémentaire, et, de ce fait, sécurisante ; et les insectes, par milliers, représentent déjà une vie sans fin, une force incommensurable, que le feu même semble ne pas pouvoir vaincre<sup>3</sup>. Plus tard, dans *la Guerre*, par exemple, les mouches, les hannetons, les fourmis, les scorpions et les araignées noires seront les « mots » de la menace qui pèse sur les hommes<sup>4</sup>, les mots agressifs, sans mesure, « nuage de sauterelles qui obscurcit la clarté du soleil et transforme les champs en désert »<sup>5</sup>.

Mais c'est vraisemblablement dans ses récits les plus récents que Le Clézio met en scène l'insecte d'une façon obsédante : un essai, *l'Inconnu sur la terre* (1978) rédigé parallèlement à une série de nouvelles ; *Mondo et autres histoires*, montre, en effet, le caractère impérieux et universel de cette présence animale qui se manifeste, d'abord, par son chant.

#### 1 — « Le bruit d'élytres de la terre » :

Nous avons déjà vu maintes fois à quel point le chant des insectes a frappé l'imagination des hommes, présidant à des mythes étiologiques, et recouvrant une suite extrêmement variée de symboles, dans la pensée primitive comme dans la poésie moderne. Il est donc naturel que le Clézio accorde une grande place à cette manifestation sonore qu'il intègre à sa conception du monde.

La crissement permanent des criquets ou le bourdonnement des abeilles représente pour lui « l'électricité universelle », cette inlassable énergie qui parcourt la Terre, et dont la prise de conscience apporte à l'homme la certitude qu'il fait partie

---

<sup>2</sup> bis *Ibid.*, pp. 84-85.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 208-209.

<sup>4</sup> *La Guerre*, p. 72.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 218.

d'un Tout cohérent<sup>6</sup>. Au même titre, sans doute, que les machines excavatrices, les avions dans le ciel ou les auto-routes, ce chant révèle l'irradiation d'une force infinie, que l'homme subit comme une attraction ou une répulsion inconsciente : le cri des insectes rend la nuit palpable, l'air nocturne dense et inquiétant parfois. Annoncée par une multitude de vols puissants, cette musique est attendue, comme inhérente à la tombée du jour :

« Chaque soir on les entend venir. Avec crainte un peu, parce qu'il a quelque chose de cruel et de sauvage, quelque chose d'impérieux dans leur vol. »<sup>7</sup>

Certes, la révélation incessante d'une présence cachée peut, aussi bien, signifier pour l'homme un apprivoisement des lieux étrangers dans lesquels il se trouve : le grincement connu du criquet donne à toute place un air familier, berce comme une présence amie<sup>8</sup>. Aussi le cri de l'insecte peut-il être entendu comme un appel, voire comme un essai de communication avec les hommes ; manifestation de l'indicible harmonie entre le ciel, la terre, et les êtres qui l'habitent.

C'est pourquoi, lorsque le jeune Mondo parcourt, la nuit, le jardin d'une vieille vietnamienne qui l'a recueilli, et qu'il découvre avec elle la beauté du ciel, le chant lancinant du criquet les accompagne dans leur contemplation, comme s'il s'agissait du bruit même des étoiles<sup>9</sup>. Dans une autre nouvelle,

---

<sup>6</sup> « L'électricité vibre tout le temps dans le sol (...) cela fait une musique continue, comme le chant des criquets ou le vrombissement des abeilles, et ceux qui connaissent cette musique savent qu'ils ne seront jamais seuls » (*l'Inconnu sur la erre*, p. 22).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>8</sup> « C'était bien de dormir comme cela, au pied de l'arbre qui sent fort (...) tout entouré de chaleur et de paix, avec la voix stridente du criquet qui allait et venait sans cesse » (*Mondo*, p. 40). Cf. également *Ibid.*, pp. 38 et 41 : « ... l'insecte-pilote faisait sans se lasser son bruit de scie, pour te parler, pour t'appeler. »

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 58-59.

*les Bergers*, cette musique nocturne prend une véritable signification cosmique, s'apparentant au cri que pousserait l'éther, s'il n'y régnait un silence éternel, réalisant concrètement une espèce de synesthésie :

« De tous côtés venaient les bruits des insectes, un grincement continu qui résonnait dans le ciel. C'était peut-être le bruit des étoiles, les messages stridents venus du vide. »<sup>10</sup>

Voici que ressurgissent avec force les constellations d'abeilles des Indiens d'Amazonie et les étoiles fourmis-lions des Africains !

Mais plus encore que l'explication du réseau de forces implacables et belles que recèle le monde, plus qu'une révélation de l'harmonie entre le macrocosme et le microcosme, le crissement incessant des élytres devient un cri intérieur, une sorte de résumé de toute pensée humaine : « il n'y a pas de langage au monde plus réel » que l'homme puisse faire sien. Il est l'occasion d'entendre, presque de « sentir » sa propre vie, dans son antinomie :

« Ils dansent dans la musique aiguë de leur corps, dans le chant extrême qui les conduit à la mort. C'est ici que se rejoignent toutes les musiques, toutes les paroles du monde. C'est ici peut-être que se fondent toutes les passions terrestres (...). Alors, il n'y a plus qu'une seule force, violente et belle musique qui rend réels les deux pôles de toute existence : joie, douleur. »<sup>11</sup>

L'insecte se trouve ainsi aux confins du charme mystérieux de l'existence, en étroite association avec la nuit, mais aussi avec la lumière.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 223 et 225 : « C'étaient la terre entière et le ciel qui criaient. »

<sup>11</sup> *L'inconnu sur la terre*, p. 64, Dans *Mondo*, l'auteur exprime sensiblement la même idée : « ... C'étaient des paroles (...) comme le chant des insectes (...) des paroles fortes et dures qui semblaient recouvrir toute la terre » (*Mondo*, p. 270).

2 — « la lumière prophétique » :

La lumière est force, elle aussi, énergie inépuisable qui baigne toute chose, qui donne leurs contours, leur consistance même, aux objets et aux êtres qui nous entourent. Elle enseigne la ferveur du regard qui doit interroger sans cesse, avec une avidité mêlée de frayeur et de sérénité. Elle peut enivrer complètement celui qui s'identifie à elle, et lorsqu'elle surgit, on l'éprouve en soi, on la subit comme un insecte :

« Le soleil étale des nappes de lave blanche, dangereuse, et pour les traverser, il faut se carapaçonner d'amiente et de mica. Alors tout est noir et la lumière brille sur le dos des blattes et des carabes. On ne vole pas, on court avec ses quantités de pattes au ras du sol. »<sup>12</sup>

Intimement lié à la lumière du jour, cet animal l'est aussi à celle qui troue la nuit, dont il est le visiteur privilégié, apte à en percevoir toute la beauté, découvreur de mondes nouveaux bien que banals en apparence<sup>13</sup>. Avec lui, on éprouve comme une sensation la transparence du monde aérien, avec « (ses) vallées, (ses) pics, (ses) fleuves, (ses) cités »<sup>14</sup>.

Les mots, eux-mêmes, s'apparenteraient aux insectes s'ils étaient porteurs, comme eux, d'une intense charge de lumière ; et c'est pourquoi il est si rassérénant et si fascinant de pouvoir un instant trouver la paix en « rentrant ses pattes sous son ventre, en rabattant ses antennes sur sa nuque, pour dormir pendant toute la durée de quelques minutes »<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> *L'Inconnu sur la terre*, pp. 28-29.

<sup>13</sup> « Je vais voir chaque lumière (...) comme un insecte porté par les rayons fins qui sortent de chaque étoile, et je visite tous ces lieux, tous ces mondes » (*Ibid.*, p. 121).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 40-41.

Contradictoirement, en effet, l'insect qui traduit la violence de la nuit comme celle du jour, avec son cri obsédant et ses rutillements métalliques, se déplace, en fait, dans le grand silence qui est celui de la sérénité conçue comme l'épuisement de tous les possibles <sup>16</sup>.

Il n'est donc pas étonnant qu'il apparaisse comme un élément primordial et nécessaire à la compréhension du mystère de l'existence. Même « s'il n'est pas un signe », il constitue dans *Mondo*, par exemple, une sorte d'équivalent, ou à tout le moins une composante essentielle des spectacles familiers qui constituent autant de miracles à contempler et que nous ne savons plus voir : les guêpes du marché donnent vie à la scène, nous renvoient aux fruits mûrs, aux odeurs multiples, et finalement à tout un monde secret qu'elles ont investi avant nous. L'insecte, comme le jeune héros de la nouvelle, exprime la joie de vivre grâce à une pénétration profonde du réel <sup>17</sup>.

### 3 — *l'Insecte initiatique* :

Aussi, l'Insecte joue-t-il à l'évidence un rôle didactique, et même initiatique ; à commencer par cette leçon bien simple qu'ils nous donne, nuit et jour, pour apprendre à regarder, non pas en redécouvrant la naïveté enfantine, mais en cultivant ses vertus : les mouches se surimposent, alors, à la chaleur du jour, et en exaltent tout le caractère implacable, comme dans le monde brûlé et beau que découvre le jeune Gaspar <sup>18</sup>, et elles invitent également à la contemplation de la splendeur

---

<sup>16</sup> « ... la terre lui appartient, à lui surtout qui en est digne. Il n'est pas une chose. Il n'est pas un signe. Il est un être animé, libre, hermétique, qui contient dans son corps tout le bonheur possible, toute la souffrance possible » (*Ibid.*, p. 40).

<sup>17</sup> *Mondo*, p. 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 231.

nocturne ; comme le souligne significativement Le Clézio, à la fin de *L'Inconnu sur la terre* : il admire notamment, pendant deux pages, la beauté fugace des diptères, puis nous livre, sans commentaires, une longue liste d'étoiles, pour entamer, enfin, les derniers paragraphes sur la nuit par l'identification déjà notée entre insectes et astres<sup>19</sup>.

Cette « très longue journée qui serait passée, depuis la première heure de l'aube jusqu'à la nuit » prouve bien l'omniprésence temporelle et spatiale de l'Insecte, qui apparaît, une fois encore, dotée d'une mystérieuse force apparentée à l'élan vital :

« Mais je veux rêver à ces autres mondes immenses, silencieux, pleins de violence et de beauté ; espaces du ciel sous les ailes du condor, profondeur de la mer autour du corps lisse des dauphins, galeries ténébreuses et chaudes des termites, nuits sans fin des phalènes (...) vie sur la vie, vie dans la vie. »<sup>20</sup>

Le Clézio établit ici un curieux rapprochement entre insecte et dauphin, qu'il renouvelle un peu plus loin à propos de l'abeille<sup>21</sup>, et qu'il explique lui-même par le fait que « l'univers sous-marin répond étrangement à celui, « infra-aérien », de l'insecte ; le seul animal aquatique dont l'intelligence et la charge affective humaines qui soient proches de celles de l'insecte étant le dauphin »<sup>22</sup>. On notera, dans cette dernière réflexion, combien l'insecte semble faire inévitablement appel à

<sup>19</sup> *L'Inconnu sur la terre*, pp. 299 sqq.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 49 et notre citation, p. 8.

<sup>22</sup> Correspondance personnelle avec l'auteur. Nous souscrivons tout à fait à ce jugement, puisque le dauphin, il est vrai, constitue en lui-même une image archétypale, comme nous avons tenté de le montrer dans notre thèse de 3ème cycle (*Le Dauphin dans la littérature, les arts et le blason*, Nice, 1974, dact.). Parvenu au terme de nos recherches sur *Les Mythologies de l'Insecte*, nous croyons pouvoir ajouter que ces deux animaux jouent un rôle complémentaire : le cétacé nous rend à la nature, l'Insecte nous en chasse comme intrus. Ceci dans la mesure où son image actuelle

cet « espace-contraste » dont nous faisons état dans la poésie de Saint-John Perse<sup>23</sup> : doué d'un pouvoir onirique, cet animal suggère une sorte d'envers des choses, en même temps qu'une succession ininterrompue d'univers ouverts les uns sur les autres, comme les maillons d'une chaîne dont l'origine se trouve aux bornes de l'imaginaire.

Dès lors, la contemplation de l'insecte est toujours l'occasion de se redéfinir par rapport au monde, d'entrevoir une autre manière d'être au monde :

« Vous allez un peu chez les scarabées, un peu chez les mouches, un peu chez les araignées (...). Pendant quelques secondes, vous êtes celui qui est à côté. »<sup>24</sup>

Aussi, est-ce l'Insecte qui poursuit, beaucoup plus loin que nous les investigations d'un Secret que nous ne faisons que soupçonner par infirmité des sens :

« Nous ne pouvons pas être les aventuriers de l'inconnu. Tant pis, il faut laisser cela aux abeilles et aux dauphins. »<sup>25</sup>

Au reste, l'insecte nous *possède* aux deux sens du terme, et de la façon la plus ambiguë. Il nous trompe, en effet, sur la réalité de sa présence, en même temps qu'il investit péremptoirement notre conscience.

---

traduit à la fois l'aliénation croissante de l'individu et la radicale coupure de la société humaine du reste de l'univers.

Il nous semble flagrant que le dauphin représente notre corps valorisé, et l'Insecte notre puissance d'interrogation la plus grande, en même temps que la définition d'une autre cohérence : celle qui préexiste à l'homme et demeure en-dehors de lui, rendant toute relative sa présence sur le globe.

<sup>23</sup> Cf. « L'Insecte le temps et l'espace dans la poésie de Saint-John Perse », *Arquipélago*, N.° II, janvier 1980, pp. 15 sqq.

<sup>24</sup> *L'Inconnu sur la terra*, p. 145.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 49.



Cela est particulièrement vrai pour l'insecte mimétique, qui constitue, par son déguisement, une confusion des deux ordres végétal et animal, ou plus largement de l'animé et de l'inanimé, et finalement du mort et du vivant, *en même temps qu'il révèle cette supercherie* à celui qui l'observe attentivement. Or, cette découverte ne peut se faire qu'avec dégoût, voire avec effroi, mêlé parfois, il est vrai, d'une profonde admiration. Devant une mante-fleur ignorée jusqu'à l'agressivité de l'orthoptère — corolle armée se déployant en une fraction de seconde — c'est le « qui suis-je ? » répété par Alice<sup>26</sup> devant la chenille, qui devient la question forcenée et urgente.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette seconde là, où l'homme et l'animal se figent dans une attente fascinée : elle est l'exact parcours de la vie à la mort, l'occasion d'une étincelle intuitive sur notre finitude peut-être sans finalité, en même temps qu'un appel insidieux à répondre brutalement au jeu de la mante, dans ce qu'il a de plus métaphysique : s'intégrer au milieu de telle sorte qu'on opère ce « retour à l'inorganique », ou encore cette « dépersonnalisation par assimilation à l'espace »<sup>27</sup> qui donnerait le repos.

Dans ce va et vient entre l'insecte et nous-même, qui s'opère dans un laps de temps très court, on retrouve tout le parcours initiatique que nous proposaient les divers stades de la larve à l'imago, mais cette fois sur un mode encore plus affectif, émotionnel, comme une corde pincée sans prévenir dans le silence de l'observation. Avec cette différence que le choc produit par l'insecte mimétique n'entraîne pas seulement

---

<sup>26</sup> Dans *Alice aux pays des merveilles*, les questions posées à la fillette par la chenille pourraient fort bien être celles qu'elle se pose à elle-même, soulevant une fois de plus le problème de son identité. Dans *De l'autre côté du miroir*, un moucheron remplacera la chenille dans son office.

<sup>27</sup> Evoqués par R. Caillois, dans *Le Mythe et l'Homme*, respectivement pp. 113 et 109 de l'édition de poche 1972 (Gallimard).

un raccourci initiatique d'autant plus bouleversant qu'il est, sur le coup, inexprimable, et qu'on ne peut méditer la leçon reçue et se sentir « initié » qu'en ressassant cette rencontre : le contenu du « discours » de l'insecte est sensiblement différent.

On sait que l'homme emploie symboliquement la larve, la nymphe ou l'imago, parce qu'il y voit un parallèle frappant avec son développement spirituel ou physique, et parce qu'il est émerveillé du mystère que constitue le passage de l'un à l'autre de ces stades, le plus extraordinaire étant celui de la chrysalide à l'insecte parfait<sup>28</sup>.

Or, dans le cas de l'imago, on constate qu'il est *toujours mimétique*, et que cette ambiguïté entre ce qu'il est et ce qu'il représente aboutit à la terreur, la répugnance, ou au contraire au plus parfait apaisement, selon qu'on arrive ou non à cet état de grâce, où l'on cesse momentanément d'exister pour rejoindre l'ambiguïté suprême, celle de l'espace et du temps.

L'insecte est toujours mimétique, en effet, puisqu'on s'accorde toujours à voir en lui autre chose que lui-même, depuis l'objet le plus concret jusqu'à l'idée la plus abstraite. Le spectacle de l'araignée au centre de sa toile entraînait ainsi, dans *L'Extase matérielle*, la même pulsion ambivalente que l'on pourrait ressentir devant un insecte « vraiment » mimétique : élan soudain vers une réintégration dans le Grand Tout, en même temps qu'une angoisse fondamentale devant cette dévoration de soi par l'espace, qui paraît pourtant le seul bonheur possible :

« L'admirable spectacle de la matière rejointe, qui nous tire doucement vers une sorte de rêve exact. Nous n'aurons plus rien à attendre. Nous habiterons dans le dessin, au centre du rébus, au cœur même de l'énigme, et toute la question s'effacera d'elle-même. »<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> C'est donc la rupture de la chronologie qui frappe surtout, dans un moment où le temps ne peut plus être pensé comme d'ordinaire : quel est le « temps » de la nymphe ?

<sup>29</sup> *L'Extase matérielle*, p. 116 de l'édition Gallimard, 1967.

Le recueil de *Mondo* semble, à cet égard, plus optimiste, puisque plusieurs nouvelles y font apparaître l'insecte comme la manifestation et surtout la révélation d'une énigme.

Dans la *Montagne du dieu vivant*, le jeune Jon découvre, sur le sommet qu'il vient d'escalader, des sensations qu'il n'avait jamais éprouvées, des spectacles qu'il n'avait jamais vus. En outre, il y trouve une pierre qui reproduit exactement, en réduction, la montagne elle-même. Il ressent alors un étrange bonheur, tombe dans une sorte d'hypnose cataleptique, et ne voit pas « le drôle d'insecte noir qui se tenait immobile au sommet de la pierre » ; c'est à dire lui-même métamorphosé : l'animal annonce ici le « dieu vivant » qui règne sur les sommets, et que Jon va découvrir peu après. Ce « Petit Prince », double symbolique du jeune garçon, montre à ce dernier les secrets de la montagne, ou si l'on veut, révèle certains aspects de sa personnalité mis au jour par une ascension initiatique, qui lui permet d'entrer en communion sympathique avec le cosmos :

« Jon sentit à nouveau la pulsation régulière dans sa poitrine et dans les artères de son cou, car cela venait du centre du ciel à travers lui ... »<sup>30</sup>

L'héroïne Petite Trèfle, du conte narré dans *Hazaran*, entretient, elle aussi, des rapports avec deux initiateurs : le scarabé Khepr<sup>31</sup> et une grande sauterelle verte. Grâce à l'enseignement de Khepr, la petite fille pourra répondre victorieusement aux questions d'un inconnu, qui l'emmène alors dans un merveilleux pays mythique. Il est d'ailleurs remarquable que celui qui raconte l'histoire, dans la « réalité » de la nouvelle, joue lui-même le rôle de guide des hommes.

---

<sup>30</sup> *Mondo*, p. 131 (Gallimard, 1978).

<sup>31</sup> Rappel évident du scarabée sacrée de l'ancienne Egypte et de son lien avec le dieu Khépri.

Dans le récit suivant, *Peuple du ciel*, une gamine reçoit tous les jours la visite des abeilles. Elle a pour habitude de s'installer au sommet d'une falaise dominant son village, sous un soleil de plomb, pour contempler la lumière et le ciel qui ne font plus qu'un. Les hyménoptères, qui couvrent son visage, entament une sorte de conversation qui fait apparaître ces insectes, une fois de plus, comme un élément du Tout, et comme les détenteurs d'un univers secret :

« Elles ne parlent pas la langue des hommes, mais Petite-Croix comprend ce qu'elles disent, et les vibrations aiguës de leurs milliers d'ailes font apparaître des tâches et des étoiles et des fleurs sur ses rétines. Les abeilles savent tant de choses ! »<sup>32</sup>

Un jour, la fillette reçoit une piqûre, peu après la visite des abeilles, alors qu'elle parle de la chaleur douloureuse de l'azur au seul être humain qu'elle voit dans ces moments-là, un jeune soldat qui lui rend régulièrement visite :

« Qu'est-ce qui t'a piquée ? Je ne vois rien ...  
— Une lumière ... une guêpe ... »<sup>33</sup>

Cette piqûre constitue à la fois une initiation à la douleur et au bonheur d'un commencement de communion ineffable avec l'éther. Ici encore, l'enfant aboutit à l'extase après l'intervention d'un insecte associé à ce qu'il y a de plus pur et de plus universel :

« Petite-Croix sent la lumière claire, pure et bleue qui va jusqu'au fond de son corps comme l'eau fraîche des sources et qui l'enivre. »<sup>34</sup>

A cette extase succèdera d'ailleurs l'angoisse, ce qui souligne bien l'aspect ambivalent de toute connaissance conçue comme une somme.

---

<sup>32</sup> *Mondo*, p 209.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 219.

Dans *les Bergers*, enfin, le jeune Gaspar pratique cette identification à l'insecte, si instructive sur les rapports que les êtres et les choses entretiennent entre eux :

« Quand on regardait les insectes, on perdait sa taille, et on commençait à comprendre ce qui vibrerait sans cesse dans l'air et sur la terre. »<sup>35</sup>

Au reste, l'insecte lui-même est à l'image de l'ambivalence de ses révélations : la minuscule fourmi, sur le chemin, ne laisse pas soupçonner l'énorme fourmilière ...<sup>36</sup> C'est pourquoi le petit garçon est frappé d'un respect mêlé de frayeur — que nous notions déjà dans d'autres circonstances chez les Africains — par le spectacle d'une termitière<sup>37</sup>. Celle-ci réalise, en effet, l'expression contradictoire d'une force cachée, d'un fascinant mystère, donc d'une science incompréhensible, en même temps qu'une ignorance superbe du monde extérieur qui agit pourtant sur elle. Si Gaspar s'enfuit bientôt, c'est qu'il est saisi de peur devant l'irruption d'un univers étrange et clos sur lui-même, dont les lois échappent totalement au sien.

Une fois encore, on constatera le trouble évident provoqué par l'insecte, dont l'apparition entraîne ou accompagne un état quasi extatique, qui n'est pas sans rappeler les expériences chamaniques<sup>38</sup> ; et si, plusieurs fois, nous avons fait allusion

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>36</sup> « ... Gaspar suivait (les fourmis rouges) du regard, et il pensait qu'elles aussi avaient des choses à enseigner » (*Ibid.*, p. 258).

<sup>37</sup> « Il pense à ce qu'il y avait à l'intérieur de la tour, à ces gens qui vivaient tout en haut suspendus dans le ciel, mais qui ne voyaient jamais la lumière. La chaleur les enveloppait, mais ils ne savaient pas où était le soleil » (*Ibid.*, p. 259). L'auteur continue : « il pensait à cela et aussi aux fourmis, aux scorpions, aux scarabées qui laissent leurs traces dans la poussière. Ils avaient beaucoup de choses à enseigner, des choses étranges et minuscules, quand les journées duraient aussi longtemps qu'une vie ».

<sup>38</sup> Le rapprochement est d'autant moins gratuit que les chamans bouriates, par exemple, ont un animal protecteur, *Khulbigan*, terme qu'on

à une possible identification de l'homme à l'Insecte, c'est précisément parce que ce dernier est envisagé comme le détenteur de la Sagesse <sup>39</sup>

#### 4 — *l'Homme-insecte* :

Le Clézio montre, avec insistance, à quel point le spectacle offert par l'insecte représente le monde ouvert des illusions comme celui des certitudes. Cet animal est à la fois fascinant et enviable par la conviction qui émane de tous ses gestes. S'il « repart, toujours courant sur la même route, vers un but qu'il ne peut pas voir » <sup>40</sup>, il ne semble pas ici, la machine articulée, vaguement effrayante, et par définition, dénuée de pensée, que nous avons eu l'occasion de remarquer parfois. Au contraire, l'extraordinaire de l'insecte, c'est précisément cette assurance incompréhensible : il n'hésite jamais, il « sait ». Ceci explique que l'on sente percer dans les propos de l'auteur une envie véritable de devenir par moments insecte, de se fermer un instant à tous les divertissements (bien sûr au sens pascalien) qui ne résolvent aucune des grandes questions que se pose l'homme. Devenir insecte, semble-t-il, c'est opter pour la connaissance absolue d'un milieu, la maîtrise d'un univers. Propos de poète ou de philosophe, il n'importe :

« ... alors on est au centre, bien au cœur de la nuit, et on vibre comme si on avait des râpes et des élytres, et qu'on lançait le son qui remplace la vue ... » <sup>40</sup>

---

peut traduire par « métamorphose », qui se présente comme « le double, l'*alter ego* du chaman » (cf. M. Eliade, *Le Chamanisme*, 2ème édition, 1968, p. 90).

<sup>39</sup> Cf. notamment, « Métamorphoses noires chez Lautréamont, Kafka et Orwell », *Arquipélago* III, 1981, pp. 23 sqq.

<sup>40</sup> *L'Inconnu sur la terre*, p. 39.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 163.

Chez Le Clézio aussi, l'homme-insecte est en même temps celui qui peut, quelques instants, connaître une paix provisoire dans un grand silence intérieur, et celui qui vit sa condition d'homme, dans son tragique et sa beauté :

« Le mot infini, le mot éternel, on les rentre en soi, on les ravale, et on repart sur sa route zigzagante, (...) à la manière d'un drôle d'insecte obstiné. »<sup>42</sup>

Nous voici donc inlassablement ramenés à la frayeur métaphysique issue de tout regard posé par l'« homme sur un monde étranger à lui, et dans lequel il doit pourtant se réfugier pour sortir de lui-même, pour trouver la sérénité. Cette démarche, l'Insecte nous l'a facilité, nous la propose aussi avec insistance, écrivant à lui tout seul tout un *Livre des fuites*<sup>43</sup>.

C'est pourquoi la présence incessante et conjointe d'enfants et d'insectes, dans le recueil de nouvelles comme dans l'essai, se double d'une signification particulière : l'animal comme l'enfant prennent, en définitive, une valeur apotropaïque ; le premier parce qu'il propose l'oubli bienfaisant par une adhésion profonde au réel<sup>44</sup>, le second parce qu'il est l'expression même du « temps retrouvé ». Non seulement Mondo, Daniel

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>43</sup> Nous faisons allusion ici à une œuvre précédente de Le Clézio dans laquelle s'exprime, notamment, l'obsession de la mort.

<sup>44</sup> Si l'on se réfère à la fin de la citation donnée à la note 37, on peut d'ailleurs considérer qu'il y a une sorte d'équivalence entre le temps psychologique enfantin et le temps « insecte », tel que le définit Le Clézio.

L'auteur montrait d'ailleurs déjà, dans *l'Extase matérielle*, à quel point l'insecte appelle obligatoirement, sous la plume de ceux que l'évoquent, l'image d'une seconde se faisant indéfiniment écho : « Le monde était plat et silencieux, et la mouche était posée en cet endroit. C'était comme si elle avait été là depuis des années, dans cette chambre, devant moi, à cette heure précise et calme. Jamais née, à n'en plus finir » (*Ibid.*, p. 110).

ou Lullaby sont les enfants que nous étions et nous permettent une victoire sur le temps par un bond en arrière, mais l'état d'enfance est bien celui au cours duquel le temps semble s'écouler le plus lentement.

Grâce à l'Insecte et l'enfant, le temps est nié ; et c'est alors que peuvent s'ouvrir en nous, à la beauté terrestre, les portes de « l'infini interne ».